

30 Octobre 2015

(rev. 2)

Je ne pense vraiment pas que mon « expérience » au sein du SOE (je reprends le mot utilisé dans l'ordre du jour) ait un caractère particulier, mais je suis certain de l'avoir vécue à ma manière et certain, aussi, que les souvenirs que j'en ai gardés sont, de ce fait, marqués par ce qu'étaient ma personnalité d'alors, mon éducation et mon caractère ... Chacun de ceux qui ont fait partie de l'une des sections du SOE opérant en France (il y a eu quatre sections d'action - F, RF, AMF et EU/P - et une section d'évasion, DF) a vécu « son » histoire; et si, même, deux ou trois camarades se sont trouvés ensemble fuyant la France de Vichy, traversant l'Espagne, à l'entraînement en Grande-Bretagne, puis en opérations (ce fut largement le cas pour Jean Regnier et moi), je suis certain que leurs « ressentis » ont été différents et qu'inévitablement leurs souvenirs le sont aussi.

En vous parlant de « mon » histoire, c'est donc seulement ce que j'ai personnellement vécu, et ce que j'ai retenu, que je vais vous raconter : l'histoire d'une tranche de ma vie, ou - c'est, du moins, l'impression que j'en ai parfois - l'histoire de cette autre vie qu'il m'a été donné de vivre pendant la guerre.

---

J'avais 18 ans en 39, et j'étais en classe préparatoire (mon père - qui n'avait pas fait d'études supérieures, et que cela n'avait pas empêché de se faire une situation convenable - pensait que Polytechnique était la seule voie d'avenir) et, comme toutes ces classes avaient été évacuées de Paris, j'étais au lycée de Coutances. Ma mère et moi, qui avions passé l'été à Granville, avions appris qu'il y aurait une tôle dans la région, et nous étions installés à Coutainville, la plage voisine. Mon père, lieutenant de cavalerie, était à Orléans où, apparemment, son seul supérieur était un respectable général, et où il avait charge de la censure, à l'échelle nationale, des périodiques et des journaux financiers ... Viennent la défaite et Vichy ... Les Allemands arrivent, Jersey est en face de Coutainville. Avec quelques camarades, j'essaye d'embarquer à Blainville ... Pas de chance; mauvais temps, inexpérience, échec. Les Allemands nous arrêtent. Ils sont, heureusement, en pleine euphorie et se contentent de nous contraindre à des travaux inutiles sur la plage. Ils nous relâchent à la fin des vacances, et je rentre à Paris.

Mon père, démobilisé, manifeste clairement ses vues, qui sont aussi les nôtres et, bien sûr, est déjà repéré par les responsables de « Candide », « Je suis partout » et autres feuilles collaborationnistes qu'il a censurées. Dès la fin d'octobre, il est arrêté en tant qu'« individu dangereux pour la Sécurité publique et la Sûreté de l'Etat », et il est interné à Pellevoisin avec, s'il vous plaît, les ministres de la République. Il est ensuite déplacé, toujours avec les ministres, vers Vals et Aubenas. Il fait une grève de la faim et, en mars 1941, est « libéré », avec les autres, et est placé en résidence forcée à Lyon, où il est d'abord installé dans un hôtel faisant face à la gare de Perrache, les deux chambres voisines de la sienne étant occupées par des policiers. Un peu plus tard, il obtiendra de louer un appartement, et pourra s'installer en ville, un peu mieux ...

Dès mes premières visites, je constate qu'il a « des contacts » et, bientôt, je suis chargé de messages à rapporter à Paris. Beaucoup de monde passe chez mon père : je rencontrerai chez lui Francis Basin, l'un des tout premiers agents de la section F, et le major Bodington ; je rencontrerai également le R.P. Chaillet, du « Témoignage Chrétien », et Georges Oudard, patron de « L'Illustration », qui produit alors « La France Intérieure »; et je transporterai quelques exemplaires de ces publications.

Le temps passe. Je fais la navette entre Paris et Lyon. Je réoriente mes études vers la physique du globe où j'espère me débarrasser des équations avec lesquelles je ne m'entends guère (je m'aperçois très vite que je me trompe grossièrement; mais, devenu, du coup, étudiant en météorologie, j'ai une dispense de tout service obligatoire, ce qui, ajouté à une carte de chef d'îlot de défense passive qui me permet des sorties de nuit, me met à l'abri des inquisitions de toute nature); et je me lance dans des études de droit (au moins, je peux potasser les cours lorsque j'ai un peu de temps) ...



AG 15 - 2

Bientôt, les amis de mon père suggèrent que je serais plus utile si j'allais à Londres pour y être formé.

Et c'est ainsi qu'après un nouvel échec (le guide que je suis dans Perpignan est arrêté juste devant moi), je pars, le 2 août 1943, sous l'égide du réseau Vic relevant de la section DF, dans un groupe (nous sommes quatre) dont le responsable est Jean Regnier, dix ans de plus que moi, représentant de commerce, très actif dans la Résistance lyonnaise et avec qui je ferai équipe par la suite (il travaille avec Robert Boiteux, alias Nicolas/Spruce et avec Joseph Marchand, qui deviendra Ange/Newsagent). Ma mère, aussitôt, se met à la disposition du réseau, au sein duquel des arrestations ont eu lieu : sous le nom de Germaine, elle sera désormais, à temps plein, l'un des trois agents parisiens de Vic, et conduira aviateurs abattus et agents en situation délicate de Paris à Lyon, puis de Paris, à Toulouse ...

---

Départ de Ferrache. De Lyon à Perpignan, chemin de fer: je dois ne pas perdre de vue l'agent du réseau Vic qui nous guide (c'est une dame ; je la connais, alors, sous le nom de « Denise »; je saurai, plus tard, qu'elle s'appelle Thérèse Mitrani ; et les circonstances feront que, dans les années 70, je rencontrerai son fils et recevrai le livre - « Réseau d'Evasion » - qu'elle a publié en 1946). Le voyage s'achève dans un petit square, où un homme tirant une bicyclette apparaît, s'approche d'elle et s'en va. C'est lui qu'il faut suivre maintenant (et il marche vite!). J'essaye de repérer les autres membres du groupe, avec lesquels je fais connaissance à la sortie de la ville, où l'homme s'arrête, et est rejoint par ceux - ils sont deux - qui vont nous faire passer les Pyrénées.

La suite du trajet, dont je suis sorti épuisé, a été l'épreuve de ma vie. Je dois de l'avoir franchie à Jean Regnier, qui m'a sorti d'un ruisseau dans lequel je m'étais effondré, et à un comprimé que l'un de mes autres compagnons m'a donné, et qui m'a transformé en une sorte d'automate pas tout-à-fait conscient, mais dont les jambes fonctionnaient à nouveau.

Au bout du chemin, après trois nuits et une matinée de marche, dernière halte ; et c'est en voiture que nous arriverons à Tordera, près de Gerone, où nous sommes attendus, accueillis et soignés par un couple franco-espagnol. Le surlendemain, train très matinal pour Barcelone, où nous parvenons au consulat général de Grande-Bretagne. On nous loge en ville, dans une pension dont les autres locataires sont assez pittoresques (une dame qui « fait » de l'import/export, deux jeunes femmes parfaitement discrètes avec nous, et dont « l'homme » passe de temps en temps). Nous y resterons une semaine et, trouvant le temps long, finirons - malgré l'interdiction de sortie - par aller réclamer au Consulat, où les instructions nous concernant viennent, comme par hasard, d'arriver. On nous procure des papiers espagnols (je deviens don Jaime Terrada Vicente); et, le surlendemain, nous sommes dans le train pour Madrid, où nous ne restons que vingt-quatre heures et devenons Canadiens (mon nouveau nom est Maurice Salter). De là, nous partons pour Gibraltar (en fait nous sommes attendus à une halte proche de La Linea, passons la douane hispano-britannique, et sommes reçus en ville par le représentant local du SOE).

De Gibraltar, avion pour Bristol ... Et là, changement d'atmosphère! Certes on est toujours courtois, mais c'est, clairement, la phase contrôle : compartiment fermé à clef dans le train, panier à salade à la gare d'arrivée, Patriotic School enfin ... J'en aurai pour trois jours, au bout desquels je suis libéré (Jean Regnier, qui a tenté de sortir de l'établissement et s'est fait prendre, aura deux jours de ralonge ...). Une voiture attend, dans laquelle est déjà un autre garçon, qui se présente: « Danby »... Je réponds « Singer » et je regarde ... j'ai devant moi la copie conforme de mes voisins à Paris! Je suggère qu'il doit connaître la rue des Eaux; et découvre bientôt que mes voisins sont effectivement ses cousins germains! ... C'est Jean Renaud-Dandicolle, cultivé, brillant, déjà activement engagé dans le réseau de Claude de Baissac qui l'a amené en Angleterre. Je le retrouverai deux ou trois fois à Londres, à l'occasion de permissions ou de rappels au bureau. Il deviendra l'agent René/Verger, et disparaîtra tragiquement en Normandie.

---



AG 15 - 3

Au bureau, accueil cordial : c'est Bodington qui me reçoit (il est seul ; nous sommes le samedi 28 août). Après un bref entretien, il m'envoie à l'hôtel, dans le quartier de Kensington, où une chambre a été réservée et où logera aussi « Danby ». Le lundi, je verrai les autres (le chef de la section F du SOE, le colonel Buckmaster, son « intelligence officer », Vera Atkins et, bien sûr, Park, le réceptionniste magicien qui sait faire attendre, escamoter, réunir ou séparer les visiteurs de façon aussi efficace qu'aimable.

En regardant les quelques notes que j'ai prises à l'époque, je constate que près de trois semaines se passent ensuite en entretiens au bureau, en premières mises en route et en achat d'un équipement : je suis officier et porte l'uniforme de sous-lieutenant « general list » (l'arme fourre-tout)! Et c'est le 20 septembre que j'arrive à Wanborough Manor, à Guildford, la Spécial Training School n° 5, en fait le centre de tri et d'orientation ... Questions étranges, tests bizarres : nous sommes entre les mains de psychologues et de psychiatres; ils veulent des commentaires sur d'énormes « tâches », des réponses immédiates à des mots lancés sans lien apparent. Exercices physiques aussi, très durs, parfois dans la boue ... Je n'hésite pas à refuser un saut qui me paraît trop acrobatique pour moi, et à demander à aller prendre un bain après avoir rampé dans un labyrinthe sous une sorte de tapis métallique ...

La suite sera plus claire: Ecosse (STS 23, Meoble Lodge) pour la formation paramilitaire; Fulshaw Hall, à Wilmslow (STS 51b), près de Manchester, pour l'apprentissage du saut en parachute; et, enfin, Thame Park (STS 52) pour la radio, car on a décidé de faire de moi un opérateur-radio! Dire que j'en ai été ravi serait mentir; et, maladroit comme je le suis, parfaitement incompetent en électricité comme en mécanique, je me voyais vraiment mal parti! Je m'y suis mis néanmoins et, à force de travail, je suis parvenu à atteindre une « vitesse » d'émission et d'écoute acceptable .. Le cryptage et le décryptage étaient, pour moi, le côté amusant de l'histoire ...

Deux exercices d'application, l'un à Newcastle, l'autre en Ecosse, à Kilmarnoch ... Deux mondes différents: une famille très aisée d'un côté, un ménage plus simplement bourgeois de l'autre; mais dans les deux cas accueil sympathique et ... quelques difficultés à obtenir de bonnes liaisons avec la Centrale (ce sont - heureusement - les seuls endroits où j'ai eu des problèmes techniques avec postes ou antennes).

Enfin - mais les événements se bousculent et mes souvenirs sont assez flous - retour à Thame Park, puis passage très bref (deux ou trois jours, tout au plus) à la STS 42, à Chalfont St Gilles (Bucks), où je fais un bref exercice de contact et de passage de documents, et d'où je retourne précipitamment à Londres : le départ est proche et je pars avec Jean Regnier ... qui m'attend depuis un bon moment!

---

2 mars. Départ ... Curieusement, j'ai noté que nous étions seuls à partir ce soir là; et ce que j'ai appris depuis montre que les premiers jours de mars ont été, au contraire, jours de grands mouvements, après deux lunaisons assez fâcheuses qui avaient retardé de nombreuses opérations. J'ai noté aussi que, pas une minute, je n'ai douté du succès de notre voyage (il y avait eu beaucoup de retours, les jours précédents) qui, de fait, s'est passé sans problème et nous a amenés, Jean et moi, sans le moindre trou d'air et sans mauvaise rencontre, d'Angleterre près de Roanne, en passant par Bognor Regis et Cabourg, puis en gagnant la vallée de la Loire et la remontant, par Nevers et Digoin, jusqu'à Briennon, avant d'obliquer vers le sud-ouest, en direction du Renaison, que nous remontons jusqu'au barrage de la Tâche (j'ai cru longtemps être arrivé en France par La Baule, que le dispatcher nous a signalé au passage; peut-être cela veut-il dire que le pilote du Halifax est allé « prendre » la Loire à son embouchure ...).

Paysage de neige, sapins, et ce qui me paraît être un lac (en fait la retenue du barrage de La Tâche). Je saute le premier: Bientôt, je suis à terre ... Rien autour de moi, silence total ... Je défais ma combinaison et sors mon revolver .. Des voix qui appellent. Je réponds ... C'est Robert Lyon qui nous reçoit (agent Adrien/Acolyte, ou Calvert/Acolyte, chef du réseau éponyme). Avec lui, son adjoint, Victor/Chorister, en fait Jean Henri Coleman.



AG 15 - 4

Pas de trace de Jean Regnier, que nous trouvons, finalement, assez loin de là où je suis arrivé ; et nous n'aurons mes valises que le lendemain (elles étaient à près de trois kilomètres de notre point de chute, et celles de Jean sont ... dans le lac!). Explication: nous avons été parachutés à 600 pieds, et peut-être dans le « mauvais » sens, le pilote ayant été gêné par les collines alentour; et Jean a été « un peu lent » au départ (en fait, il s'accroche au passage - et c'est une réaction qu'il ne peut pas contrôler). N'empêche, les quinze « containers » et les huit paquets qui nous accompagnaient sont arrivés aussi, qu'il faut trouver et rassembler ... Nous travaillons, avec nos hôtes, jusqu'à 4h30 du matin; allons prendre un bref repos chez le garde du barrage ; reprenons vers 9 heures et n'arrêterons qu'à 17 heures! Le soir enfin, après nous être rafraîchis et un peu reposés, nous dînons chez le garde ... avec, en mémoire, nos expériences personnelles des difficultés de ravitaillement à Lyon comme à Paris et, surtout, ce que les instructeurs répétaient à nos camarades britanniques, canadiens ou mauriciens sur les privations en France. Mon Dieu, quel repas! Je suis certain de n'en avoir jamais vécu, ni imaginé, de semblables : excellent, bien sûr, mais extraordinaire aussi; le qualifier de pantagruélique me paraît, en tout cas, très insuffisant pour en donner une idée ...

J'ai passé la journée et la nuit suivantes chez un cheminot, mécanicien de locomotive à vapeur, dont l'épouse rentrait chez elle avec ses courses et un journal lorsque je suis descendu ... Elle m'a tendu le journal .. «Voyez, Monsieur, ... Juste aujourd'hui! C'est drôle, n'est-ce pas? » Sur la première page, un énorme encadré, menaçant d'exécution immédiate qui serait pris aidant ou hébergeant des « espions » ennemis ...

Départ dans la matinée suivante. Jean Regnier et moi nous sommes donné rendez-vous chez mon père, qui est notre premier contact à Lyon. Il vérifiera et complètera, voire changera, nos faux papiers ..A la gare (nous voyageons, bien sûr, séparément), je me surprends demandant « A return ticket for Lyon, please! » ... Sueurs froides ... Mais le préposé n'a pas de réaction .. Il me donne le billet demandé ...

Je resterai quelques jours chez mon père pendant que Jean Regnier va voir ses contacts chalonnais; et j'en profite pour faire deux voyages à Roanne, pour récupérer les postes qui ont été parachutés pour moi, et prendre rendez-vous avec « Ibis » (en réalité, Albert Grinberg), le radio du réseau qui nous a reçus, auquel j'ai à donner du matériel et à expliquer le réglage des postes B Mark II (nous nous rencontrerons à Lyon, et il m'emmènera à Saint-Etienne voir son installation) ...

C'est vers le 15 ou 16 mars que je pars pour Chalon, où je suis attendu chez de braves gens (ils travaillent pour un transporteur), qui me logent dans une petite chambre de leur petite maison, dans le quartier des Charreaux, derrière la gare. Je vois bientôt leur fille, et leur gendre, lequel se met à ma disposition et m'aidera à transporter mes postes (je réalise vite que, s'il est de très bonne volonté, il est fort peu prudent - il sera arrêté et déporté, mais, heureusement, reviendra).

Et le jour arrive enfin : un gendarme - mais oui, un gendarme - m'emmène vers la côte vignoble, à Bissey-sous-Cruchaud. J'arrive dans une cour de ferme. Le vigneron sort .. « Vous tombez mal; j'ai une vingtaine d'invités ... » .. Oui certes ... Mais il est temps que j'informe Londres que nous sommes arrivés sur notre terrain d'opérations .. J'insiste ... Il finit par céder, me fait entrer ... Quelle table! « Monsieur est courtier en vins; je lui ai demandé de se joindre à nous ... », et me voilà au milieu de vignerons, moi, citadin, ignorant tout du vignoble et du vin ...! Conversation difficile .. Je n'ai certainement pas, ce jour-là, apprécié la cuisine de mon hôte (c'était un fort bon cuisinier, et le chef de la Résistance locale); et j'étais déjà bien crispé quand, les invités partis, j'ai pu monter au grenier, installer mon poste et, dans un instant d'intense émotion, entendre la Centrale (la « Home Station ») me répondre!

J'étais allé spontanément au grenier ... Mais, lorsque j'en suis descendu, mon hôte m'a signalé que sa voisine était venue demander à sa femme « Qu'est-ce donc qui couine comme ça chez vous, Mme Parise? »; et qu'évidemment, cela posait problème.



AG 15 - 5

« Voulez-vous essayer la cave? », me dit-il ... Ma foi, j'avais d'autant moins d'idées préconçues que mon passage à l'école radio avait été totalement occupé par le travail qu'il m'a fallu faire pour parvenir à émettre et à recevoir à une vitesse acceptable : je ne connaissais rien des aspects techniques des appareils, et rien des mystères de la circulation des ondes ... La cave, donc, pourquoi pas? Et c'est ainsi que, le lendemain, j'ai - sans préoccupation particulière - lancé mon antenne sur de nobles futs bien remplis, et établi ma liaison sans la moindre difficulté! Les véritables radios que j'ai formés à nos méthodes quelques semaines plus tard et qui eurent l'occasion de découvrir ce lieu de travail ont cru, par contre, lorsque je les y ai amenés, que je voulais seulement leur faire une farce ...

---

J'étais donc en place. Ma première préoccupation a été de m'organiser de façon « saine »: nombre suffisant de stations assez, mais pas trop, éloignées les unes des autres, pour que l'écart pose problème au repérage ennemi sans m'obliger à des déplacements que je ne pourrais pas faire raisonnablement à bicyclette; et installation des postes. Je n'aurai, par la suite, qu'à porter mes cristaux.

Huit ou dix jours après, tout était en place: j'avais quatre stations opérationnelles: une à Bissey-sous-Cruchaud, une à Chagny, une à Charolles, et une à Saint-Rémy, tout près de Chalon; et deux stations de réserve, l'une à Corpeau près de Chagny (annexe de ma station locale), l'autre à Autun (que je n'ai, par la suite, jamais utilisée). J'avais aussi un domicile (une chambre dans une belle maison, remarquablement tenue, près de la gare de Buxy) et même une situation (clerc de l'huissier local) et quelques dossiers correspondants à promener dans ma serviette lorsque je me déplaçais. Nous étions, en outre, convenus, Jean Regnier et moi, que je gèrerais les contacts avec les organisations de Résistance de la côte vignoble, où j'allais être amené à passer l'essentiel de mon temps ...

Restait le problème de ma relative lenteur à la manipulation. J'en avais parlé à mon père et, en mai, vint la solution: j'eus contact avec un radio travaillant dans un centre de radiogoniométrie dépendant du gouvernement de Vichy et qui commençait à avoir des problèmes avec les Allemands ... Et Martial Durand - c'était son nom - vint me rejoindre, que je formai rapidement à nos méthodes, fis homologuer à Londres, et chargeai de la gestion de mon « plan radio » (Tailcoat), qu'il assura de façon brillante (Je recevrai, par la suite, formerai et mettrai à la disposition de Londres, qui les affectera à d'autres réseaux relevant de la section F, encore 6 collègues de Martial : un sera affecté au réseau de Robert Lyon, où il déchargera Ibis; deux au réseau de Joseph Marchand, alias Ange/Newsagent; un au réseau de Browne-Bartroll, alias Tiburce/Ditcher; un au réseau Jean-Marie/Donkeyman de Henri Frager; et un, enfin, Armand Bouvier, accompagnera le Dr Woerther, alias Justin/Woodcutter, que j'accueillerai en juillet) ....

Tout s'était passé très normalement au début: je recevais de Jean Regnier les indications nécessaires sur ce qu'il voulait faire savoir à Londres, y ajoutais ce qui concernait mon secteur, circulais d'une station à l'autre, et préparais sur place, puis passais, les messages correspondants. A mon arrivée, mes hôtes sortaient le poste de sa cachette, où il retournait dès que j'avais fini mon travail ... Et les cachettes étaient si sûres que j'aurais eu du mal à les découvrir (je n'y suis jamais parvenu à Bissey, par exemple, même après que M. Parise m'eut conduit là où elles étaient; et si trois des maisons où j'avais des postes ont été perquisitionnées et deux d'entre elles incendiées, les postes qui s'y trouvaient, ici dans un escalier, là dans le jardin sous les ruches, là à l'entrée d'un passage souterrain partant du centre de la salle des machines d'une petite usine, sont restés intacts ...). Quelques incidents seulement: ainsi un jour, dans un car (j'empruntais de temps en temps les transports en commun), contrôle de la Milice (je ne transportais normalement que mes cristaux, au fond de ma serviette; mais - ce jour là - j'y avais aussi mon revolver ...). Deux ou trois miliciens montent à bord, passent entre les sièges et ouvrent les sacs et les bagages. Je suis au fond du car. Heureusement, un gendarme est assis à l'avant et les miliciens lui réclament son autorisation de port d'armes! Le ton monte. Ceux de ces messieurs qui s'occupent des autres voyageurs suivent évidemment la discussion. Mon tour arrive. D'instinct, j'ouvre grand ma serviette et la tend sous le nez de celui qui approche .. Son regard, certainement distrait, s'arrête à peine; il prend la carte d'identité que j'ai sortie, jette un oeil et me la restitue ... En fait, il écoute la dispute avec le gendarme ... à la présence duquel je dois certainement la vie!



AG 15 - 6

Le 5 juin, par hasard, je dîne et couche à Buxy, à mon domicile « officiel », après avoir émis à Bissey-sous-Cruchaud. Nous avons eu les messages d'alerte, mais je ne crois pas avoir attendu quoi que ce soit de particulièrement imminent ... Au petit jour, M. Parise est dans ma chambre: « Armand (c'est le seul nom que j'aie utilisé là-bas, où ma femme est - du coup - devenue, et est encore, Mme Armand), ils ont débarqué ... Les hommes vous attendent sur la place ... »!

Il semble que l'AS avait lancé une sorte de mobilisation générale, et j'étais, à proximité, le seul officier parachuté - qui plus est, notoirement en liaison avec Londres. D'où l'idée de se mettre sous mes ordres ... J'ai eu un choc et, me semble-t-il, ai fait en quelques secondes une sorte d'analyse de la situation, dont la conclusion a été qu'il n'était pas question de me défilier, et que je devais donc assumer et faire face ...

Et me voici sur la place, avec plus de 300 hommes, et transformé en chef de guerre! Heureusement bien entouré .... Je décide le départ pour Cruchaud, le hameau dominant Bissey, assez isolé et dont les accès sont facilement contrôlables ... Arrivé sur place, je forme une sorte d'état-major: je dispose de deux officiers - un lieutenant, qui a fait la guerre précédente, et un jeune ingénieur du Service géographique qui se trouve en mission cartographique dans la région. Le chef de la Résistance du canton, contrôleur des contributions, est aussi présent, et mon hôte de Bissey, ainsi que quelques commerçants de Buxy, m'assurent qu'ils sauront gérer l'intendance ... Les armes, reçues en abondance au cours de récents parachutages, et soigneusement rangées et entretenues, sont disponibles, récupérées et rapidement distribuées (pas d'armes lourdes évidemment, mais - quand même - plusieurs bazookas) ... Cependant, je n'ai aucune expérience militaire à proprement parler, et - de toute évidence - l'encadrement est insuffisant. J'avise Londres, en demandant l'aide d'un instructeur ... Mais il est clair que Londres a d'autres chats à fouetter ... Pas moyen, non plus, de joindre Jean Regnier qui a lancé et gère un plan important de sabotage ...

Je sais qu'au sud du département il y a des unités structurées qui bénéficient de la présence de cadres militaires, et le gros réseau Tiburce/Ditcher (je ne sais pas que, justement, Tiburce a reçu en renfort Guy d'Artois, qui est un instructeur qualifié ...). Je décide donc de faire mouvement vers le sud et d'envoyer une petite équipe en éclaireur pour prévenir, et pour préparer notre incorporation. Les gens du cru proposent un cheminement qui correspond au GR actuel. Il me paraît convenir pour les éclaireurs, qui peuvent être discrets, mais passer beaucoup trop près de Montagny, où se trouve une unité allemande, pour être utilisé par le gros de la troupe ...

Les éclaireurs partent donc, empruntant le raccourci ... Tous connaissent le terrain, qu'il s'agisse des gens de Buxy, ou des trois membres de la mission cartographique qui viennent de faire leurs relevés .. Hélas, l'ingénieur, qui a armé le revolver qu'il a dans sa poche, bute contre une grosse pierre et tombe ... Le coup part. Il est blessé et celui qui marche juste derrière lui est atteint également ... Le chef de la patrouille décide de s'arrêter à Neuilly, hameau composé de deux grosses fermes et d'un « château ». Un des membres de la patrouille y prend un vélo et va prévenir le médecin de Buxy, qui vient aussitôt, soigne les deux blessés et part ... Il part côté Cersot ... Il est à peine parti que les Allemands arrivent, venant de l'autre côté. Au château, ils prennent le propriétaire, M. Febvre, et son commis, M. Lauprêtre; à la ferme où ne sont pas les blessés, ils prennent la fermière, Mme Baudier (les hommes sont déjà aux champs) ... Ils sortent les blessés du lit, et rassemblent tout ce monde derrière les fermes ... Et là, l'un après l'autre, ils exécutent d'une balle dans la nuque les neuf maquisards et les trois civils. Ils pillent château et fermes, et mettent le feu ...

De loin - je suis en route, au large, avec le gros de la troupe - nous voyons les flammes; et bientôt quelqu'un arrive qui nous explique ce qui s'est passé ... Que faire?



AG 15 - 7

J'ai autour de moi tous les hommes du canton, mais je n'ai - et ils n'ont, de toute évidence - pas les moyens d'attaquer efficacement l'ennemi ... Je décide - et vous pouvez comprendre, je pense, que ce ne fut pas une décision facile ... Je décide donc de renvoyer les hommes dans leurs foyers: il faut qu'à Buxy et dans les villages voisins la vie paraisse normale; il faut ne donner aucun prétexte à une réaction contre laquelle nous ne pourrions, présentement, rien ...

Instructions suivies... Je suis, maintenant, connu de tous ... Je m'écarte donc un peu et vais à Chagny, où je « travaille » avec l'équipe locale : me voici saboteur! Nous coupons les communications téléphoniques tant souterraines qu'aériennes en sectionnant les fils extérieurs et en injectant une solution acide dans l'enveloppe des câbles souterrains (c'est une idée de notre ingénieur local, qui prépare aussi des bombes plates, format bouse de vache, et des mini-bombes pour sarbacanes, qui font merveille sur les convois remontant la N 6). Nous vidons aussi, sur la gare de Chagny, tout un bief du canal qui passe en surplomb et dont nous faisons sauter la paroi.

En juillet, Londres m'annonce l'arrivée d'un collègue qui va ouvrir un nouveau réseau. J'assurerai moi-même la direction de l'opération qui se fera le 16 ... Equipe constituée, dispositif d'accueil mis en place, précautions prises ... Heureusement! Car, lorsque le matériel qui accompagne « Justin » est ramassé, les éclaireurs que j'envoie avant de faire partir le convoi reviennent précipitamment: l'ennemi est en ville, l'usine de Paul Bureau brûle déjà .. C'est le « plan B » qu'il faut mettre en oeuvre; et je réussis de justesse à planquer sur place ce que nous venons de recevoir et à caser mon monde dans le voisinage (j'apprendrai, plus tard, que tout cela est le fruit d'une querelle d'héritage et que la dénonciation - c'en était une - venait de l'ex beau-frère de notre ingénieur de Corpeau, lequel - car son épouse sera prise et déportée, et son usine détruite - lequel, donc, se vengera en supprimant le dénonciateur ... Nous aurons ainsi, peu après la libération, à faire face à un beau procès, et n'éviterons pas à l'intéressé un passage en prison, quand même très abrégé en raison des éminents services rendus, et rapidement adouci par le retour de l'épouse déportée ...

Je quitte évidemment Chagny et me rends au sud du département où je retrouve enfin Jean Regnier, avec lequel je participe à l'organisation du bataillon de Saint-Gengoux dans lequel se font incorporer une partie de « mes » hommes de Cruchaud. Et je reçois encore l'un des « sticks » SAS qui sont parachutés sur la région, et sont tout surpris de constater que la côte chalonnaise est déjà libérée ... Avec ce stick (l'Etat-major n'apprécie manifestement pas notre façon d'opérer), nous participons, Jean Regnier et moi (mais nous refusons d'entraîner nos hommes qui n'y sont pas préparés) à l'attaque des unités ennemies en repli ... Ce sera la bataille de Laives, dramatique et cruelle (les Allemands, trouvant l'adversaire que nous ne lui offrons pas - nous plaçons ou soufflons nos bombes et nous disparaissions - s'arrêteront et, avant d'être chassés ou tués, pénétreront dans le village et pendront les hommes aux crochets de la boucherie); et ce sera notre dernière opération. Le 16 ou le 17 septembre, « notre » région étant libérée, nous partons pour Bletterans, dans le Jura et, d'un terrain voisin, nous sommes ramenés à Londres en avion ...

A Londres, nous ferons notre rapport de mission et nous serons transférés au B.C.R.A., l'équivalent français du SOE, où l'on me charge de ramener en France le fils et les papiers (une énorme malle) de Pierre Brossolette ... Je serai ainsi embarqué, vers la fin d'octobre 1944, sur un navire anglais qui nous emmènera à Omaha Beach avec un important contingent de femmes militaires américaines, et, le lendemain de notre « débarquement », je serai « livré », avec mon jeune compagnon et la malle, sur la place de l'Etoile! .. Le chauffeur d'une grosse Jeep nous avait pris, au petit matin, sur la plage d'Omaha, où nous avions passé la nuit (Paris? You'r coming with me ...), et nous laissait au pied de l'Arc de Triomphe (Paris! Here you are...). J'ai dû trouver un transport pour nous faire conduire à la DGER, où j'ai dû chercher à qui rendre compte et remettre le jeune Brossolette et les papiers de son père ....

AG 15 - 8

Et, si curieux que cela puisse paraître (à la DGER, on me disait, à chaque visite, de revenir quelques jours plus tard), j'ai dû, ensuite, chercher une autorité qui veuille bien m'employer! ...C'est ainsi que j'ai fini « ma » guerre comme commissaire à la Direction de la Surveillance du Territoire, m'occupant, en même temps, de compléter mes études et d'aider à mettre sur pied Libre Résistance, dont j'ai été le premier secrétaire fédéral, avant qu'un coup de téléphone du colonel Buckmaster m'envoie à Bruxelles, à l'Agence Interalliée des Réparations, où le directeur des missions cherchait un assistant, et où j'ai commencé une carrière internationale, qui m'a conduit ensuite à Düsseldorf, à l'Autorité de la Ruhr; puis à Luxembourg, à la Haute Autorité de la Communauté Européenne du Charbon et de l'Acier; puis à Versailles, à l'Office franco-allemand pour la Jeunesse; avant de faire de moi un conseiller culturel auprès de nos ambassades à Berne, d'abord, puis à Ottawa.

En 1981, enfin, j'ai eu 60 ans ... Et n'ai plus été considéré comme utilisable dans des fonctions officielles ...

J'ai alors donné l'essentiel de mon temps à France-Canada, en mémoire des camarades canadiens avec lesquels j'ai été à l'entraînement en Ecosse et dont j'admirais qu'ils soient venus de si loin partager notre combat et vivre, avec nous, dans un contexte totalement étranger à ce qu'ils connaissaient. Puis, lorsque le sénateur qui présidait l'association s'est retiré (j'étais alors vice-président, secrétaire général), j'ai passé la main, et me suis consacré à Libre Résistance ... La boucle se fermera pour moi, si je tiens jusque là, avec le colloque que nous préparons pour octobre 2016 sur « Les Canadiens dans la Résistance » ...J'aurai alors - mais cela, c'est la confiance sur laquelle je terminerai mon histoire - presque 95 ans et demi, et je serai, je le crains, tout juste bon pour une véritable et finale retraite!

---

---